

RENÉ BELLETTO

LA MACHINE



ROMAN



Extrait de la publication

P.O.L.

La Machine

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'ENFER, Livre Inter 1986, Gutenberg du meilleur suspens,
Prix Femina 1986

LOIN DE LYON

REMARQUES

LES GRANDES ESPÉRANCES DE CHARLES DICKENS

Aux éditions Hachette

LIVRE D'HISTOIRE (extraits)

FILM NOIR

LE REVENANT, Prix de l'été 1981

SUR LA TERRE COMME AU CIEL, Grand Prix de littérature
policrière 1983

Chez d'autres éditeurs

LE TEMPS MORT, Prix Jean Ray 1974 (Marabout, réédi-
tion J'ai Lu, collection « Librio »)

LES TRAITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS
NYLKAN (Flammarion, collection « Textes »)

René Belletto

La Machine

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L Editeur, 1990
ISBN : 2-86744-163-3

1

Léonard attendrait que sa mère soit couchée pour la tuer.
Il la tuerait dans son lit.
Bientôt...

« En tout cas, je ne m'y prendrai pas comme ça », se dit-il : en passant d'une chaîne à l'autre, il était tombé sur une séquence de téléfilm dans laquelle un classique tueur de femmes tuait une classique prostituée d'un coup de couteau en plein cœur.

Lui, Léonard, il donnerait plusieurs coups.

La victime saignerait beaucoup, elle geindrait, se tortillerait avant de mourir.

Dans un éclair, il se vit frappant en plein cœur. Oui, pour finir, lui aussi frapperait en plein cœur !

— Ça t'intéresse vraiment ?

Le gamin sursauta.

— Non. Je préfère Zorro.

— Alors, remets Zorro, dit gentiment la mère.

Clac, il remet Zorro. Qu'il eût interrompu le film quelques minutes avant le dénouement étonnait Marie Lacroix.

D'habitude, un tremblement de terre dans le jardin n'aurait pas fait battre un cil à son Léonard pendant la diffusion de sa série favorite. Elle repensa aux myrtilles à la Chantilly du dessert, qui n'avaient pas provoqué les glapissements de joie traditionnels.

Serait-il malade ?

Avec quelque brusquerie, Léonard jeta la télécommande à côté de lui. Sa mère lui prit la main. Il lui adressa un sourire, une espèce de sourire, puis retira sa main. Lui qui, à un moment ou à un autre, pendant les séances de télévision, avait coutume de se pelotonner contre elle, avide de câlins...

— Tu n'es pas malade ? demanda Marie Lacroix. Tu n'as mal nulle part ? Tu ne te sens pas de fièvre ?

Elle lui tâta le front. Il se laissa faire, réprimant un tremblement d'émotion. Il la tuerait. Il allait bientôt la tuer. Il pourrait bientôt exprimer toute la haine qu'il avait accumulée, qu'il accumulait encore à la minute présente, comme si sa mère faisait tout ce qu'il fallait pour porter cette haine à son comble.

— Non. Non, je t'assure, maaaman. Je me sens très bien.

Elle était trop inquiète, elle le savait. Elle s'était toujours efforcée de ne pas trop couvrir Léonard. Mais en ce moment, après tout, elle pouvait se le permettre. Les circonstances avaient changé leur comportement à tous.

Dans quel état Marc allait-il rentrer ?

Il était déjà surmené quand il avait cessé son travail, six jours auparavant – surmené et, selon elle, assez déprimé –, et depuis il y avait eu l'histoire avec Michel Zyto, si terriblement éprouvante. Sans parler de cette maladie qu'il s'était soudain découverte, et qui devait le préoccuper plus qu'il ne l'avouait. Elle regretta de ne pas avoir insisté, pour les vacances. Le 31 juillet au soir, elle aurait dû dire à Marc qu'ils partaient le lendemain ou le surlendemain, n'importe où, en avion s'il était trop fatigué.

C'était pareil toutes les années. Quand arrivaient les vacances, Marc était à bout de forces, mais il ne pouvait pas se détendre, son travail lui manquait, il avait du mal à s'en détacher. Il lui fallait plusieurs jours de transition. D'ailleurs, en allant à l'hôpital ce 31 juillet, qui tombait un lundi, il avait fait du « rab ». Il aurait dû s'arrêter le vendredi précédent. Marie lui avait proposé début juillet de retenir quelque chose, quitte à annuler au dernier moment, mais il n'avait pas dit oui, et ensuite il n'en avait plus reparlé. Marie avait laissé tomber.

Un point positif, pourtant, et d'importance : pendant ces six jours, ils avaient recommencé à avoir des rapports sexuels. Marie ne pouvait s'empêcher de penser que les événements y étaient pour quelque chose. Il y avait un lien, elle ne savait trop lequel.

Mais Marc était retombé amoureux d'elle.

Elle reprit espoir. Après l'affaire Zyto, tout allait rentrer dans l'ordre. Il fallait avoir du courage et faire bonne figure à Léonard.

— Espérons que papa va téléphoner bientôt, dit-elle.

Pour la première fois depuis qu'elle était rentrée de chez les Cazanvielh, Léonard s'anima comme s'animent ordinairement les garçons de son âge. Elle le remarqua avec satisfaction. Il se tourna vers elle, les yeux brillants.

— Il a bien dit de ne pas se faire de souci !

— Oui, mon chéri.

Elle le serra contre elle. C'était vrai. Si Marc avait dit à Léonard de ne pas se faire de souci, il n'y avait pas à s'en faire.

« Là où il est, et dans l'état où il est, il ne risque pas de téléphoner », se dit Léonard, ce qui tempéra sa colère d'avoir le visage ainsi pressé contre le sein de sa mère.

Enfin, elle le libéra.

— Mon pauvre canard, je t'empêche de voir Zorro.

Scène finale de l'épisode : il apparaît aux yeux de tous que le justicier masqué traçant des Z sanglants sur le visage des mauvais et le caballero fortuné, parfumé et couard sont une seule et même personne. La révélation de cette double personnalité réjouit tous les enfants du monde en général, et réjouissait Léonard en particulier, sauf ce soir où il bâilla deux fois de suite en oubliant de mettre sa main devant sa bouche.

— Je crois quand même que tu es très fatigué, dit Marie Lacroix. On dormait mal, dans cet hôtel. On dort toujours moins bien, dans les hôtels.

Elle regretta aussitôt d'avoir fait allusion à l'hôtel. Quelle terrible frayeur ! Mais l'enfant ne releva pas.

— Allez, dodo ! dit-elle.

Elle se leva. Le canapé de cuir reprit sa forme avec un soupir quasi animal, proche du sifflement, qui souvent faisait rire Léonard. Il arrivait même qu'il le provoquât exprès.

Elle traversa la grande pièce, effleura de la main une plante verte au passage, s'approcha de la baie vitrée.

On voyait le jardin, le ciel rempli d'étoiles.

Demain serait une belle journée.

— Arrête la télé, tu veux ? C'est assommant, ces publicités. Tu ne trouves pas ?

— Si.

Léonard récupéra la télécommande qui s'était enfoncée entre les coussins (comme la plupart des objets qu'on posait sur ce canapé), tripota les boutons. Le poste s'arrêta avec un joli clac bien net. « Coupé le sifflet », pensa Léonard.

Le grand silence de la campagne se referma sur la maison. L'enfant ne bougeait pas, ne parlait pas. Marie Lacroix se retourna. Il la regardait d'un drôle d'air. Elle l'avait rarement vu aussi abattu.

— Au lit !

Ils montèrent. Elle laissa toutes les lumières du bas allumées, pour le retour de Marc.

Léonard la précédait dans l'escalier de bois, se forçant à exécuter quelques gambades et pitreries, pour la vraisemblance, faisant aller sa tête d'une épaule à l'autre et poussant de petits cris de chiot, à la grande joie de Marie.

Au premier, il entra dans sa chambre, puis dans son cabinet de toilette.

— A tout de suite, dit sa mère.

Elle continua en direction de sa propre chambre, au bout du couloir. Elle dépassa la chambre d'amis, puis le bureau de Marc. A l'origine, cette pièce devait accueillir un deuxième enfant. Elle y repensa ce soir. Jeunes mariés, Marc et Marie Lacroix étaient bien d'accord qu'il valait mieux avoir deux enfants qu'un seul. Puis, un an après la naissance de Léonard, Marie avait pris conscience que son désir de maternité avait été comblé une fois pour toutes et qu'elle ne souhaitait pas être enceinte à nouveau. Quant à Marc, fils unique lui-même, il s'était vite accommodé et satisfait de cette trinité domestique qui lui était familière. Les bonnes raisons d'agrandir le cercle de famille avaient pesé de moins en moins lourd en regard de ce qui poussait secrètement le couple à laisser les choses en l'état.

Ils avaient évité de parler du sujet à fond. Le temps et l'habitude avaient fait le reste. Léonard avait eu dix ans. Il n'était plus question de rien changer.

Ils avaient un fils unique.

Marie tira les lourds rideaux marron des deux fenêtres de la chambre conjugale, côté campagne et côté jardin.

Elle se dévêtit entièrement et passa dans la salle de bains.

Elle prit une douche méticuleuse. Peut-être Marc aurait-il envie de faire l'amour, même s'il rentrait tard dans la nuit. Il s'était remis à la désirer d'une manière qui émouvait Marie, avec des peurs et des élans d'adolescent, comme s'il n'avait jamais couché avec elle auparavant. Bien entendu, Marie n'avait fait aucun commentaire, elle était beaucoup trop

pudique et discrète. Ces moments d'étrange passion l'avaient aidée à traverser la mauvaise période actuelle.

Elle sortit de la baignoire, se sécha devant la glace avec une serviette bleue qui allait bien à son teint de brune.

Elle hésita entre deux slips. Le blanc à rayures bleues. Elle se demanda pourquoi elle avait hésité, c'était le blanc à rayures bleues qu'elle préférait, même s'il commençait à être usé. Le tissu se tendit sur sa chair. Elle n'était pas large de hanches, plutôt étroite même pour sa taille, mais ses fesses étaient rebondies. C'était la première chose intime que lui avait murmurée Marc jadis, qu'il trouvait très excitantes ses fesses rebondies.

Elle peigna ses longs cheveux.

Elle n'avait pas changé. Son corps était aussi impeccable, ferme, élastique à trente-cinq ans qu'à vingt-trois, l'année de son mariage. Marc lui assurait souvent que c'était rare à ce point.

Elle enfila le peignoir bordeaux de Marc.

Léonard attendait dans son lit, vêtu d'un pyjama blanc à dessins rouges représentant des instruments de musique. Il détestait cet habit ridicule, qu'il avait passé à contrecœur. Il détestait les livres, les jouets, la chambre, tout ce qui se trouvait dedans.

Il repoussa du pied drap et couverture.

Il entendit un bruit de porte. Ça y était, sa mère avait fini sa toilette. Elle allait dire : « Voilà ! », et lui devrait répondre : « Voilà, voilà ! », et elle viendrait l'embrasser dans son lit. Quelle imbécillité !

— Voilà ! cria Marie Lacroix.

Léonard se redressa, prit appui sur ses coudes.

— Voilà, voilà !

Avec une ironie atroce, il imagina deux coups de couteau, voilà ! et voilà !

La porte de sa chambre s'ouvrit. Il eut un petit choc désagréable en reconnaissant le peignoir paternel.

— Tu as sommeil, mon chéri, hein ?

— Oui ! dit Léonard.

— Tu sens que tu vas dormir tout de suite ?

— Oh, oui !

Elle s'approcha du lit.

— Montre tes dents.

Il fit une grimace de squelette qui lui découvrit la dentition jusqu'aux molaires.

— Tu es joli, tiens !

Elle sourit. D'habitude, par jeu, il en montrait au contraire le moins possible, se contentant d'avancer et d'écarter les lèvres, ce qui permettait à sa mère d'examiner tout au plus les quatre incisives.

— Bravo, elles sont bien blanches.

Elles pouvaient être blanches, il se les était frottées avec la dernière énergie, comme pour les user, comme s'il voulait passer une partie de sa nervosité et de sa méchanceté sur la brosse à dents.

— Bonne nuit, mon chéri.

Elle l'embrassa sur les deux joues. Il sentit son parfum, ou plutôt, car elle ne se parfumait jamais, l'odeur de sa peau et du savon de Marseille. De sa main gauche, elle tenait le peignoir bien fermé vers le haut.

— Et toi, tu ne m'embrasses pas ? Tu peux arrêter de faire ton affreuse grimace, tu sais !

Elle s'allongea sur son lit et desserra la ceinture du peignoir. Elle avait chaud. Elle était épuisée.

Le téléphone, sur la table basse, était à portée de sa main, mais elle le rapprocha encore de quelques centimètres, à l'extrême bord de la table. Elle remit en place la photographie

encadrée qu'elle venait de déranger dans sa manœuvre. Elle en profita pour la regarder. Vieille de onze ans, elle les représentait, Marc et elle, au moment de leur mariage. Marc portait encore une moustache, par admiration pour le chercheur américain moustachu Jay Mortimer. Il l'avait rasée peu après, Marie n'aimait pas trop tout ce qui était barbe et moustache. C'était l'année où il avait terminé ses études de médecine. Et où elle avait renoncé à passer l'agrégation de lettres classiques, qu'elle aurait certainement obtenue, mais qui l'aurait obligée, par contrat avec l'Éducation nationale, à enseigner un certain nombre d'années.

Il lui arrivait de se demander quelle aurait été sa vie si elle avait été enseignante. Professeur de français-latin-grec dans un lycée, à Versailles... Mais elle ne regrettait rien. Elle avait pu se consacrer entièrement à Léonard.

Elle tendit le bras vers *L'Odyssee*. Elle était heureuse de constater qu'elle pouvait facilement relire le livre en grec. Elle avait presque fini. Il ne lui restait que quelques pages. Elle ôta le fin signet de cuir.

Elle eut du mal à se concentrer sur sa lecture. Elle bougeait, elle se passait la main sur le front. Elle était agitée. Elle repliait une jambe, puis l'autre. Elle pensait à Léonard. Il irait mieux demain, quand il aurait fait le tour du cadran.

Le peignoir s'était complètement ouvert sur son beau corps.

Après vingt minutes d'immobilité totale, Léonard alluma et se releva.

Il tira à lui le dernier tiroir de la commode. Il en sortit un drap, qui dissimulait la paire de gants, les deux revolvers, le long couteau de cuisine. Ses yeux brillèrent.

Il passa les gants, le droit, le gauche, et prit le couteau dans sa main droite.

Il sortit de sa chambre. Le silence était total. Pieds nus sur la moquette, il ne faisait aucun bruit. Il s'avança dans le couloir obscur. Il se déplaçait vite. Il s'arrêta devant la chambre de sa mère.

Il lui sembla alors entendre un faible cri. Il n'était pas certain. L'un des deux autres, à la cave ? Qui aurait réussi à se défaire de son bâillon ? Sûrement pas. Plutôt un animal, dans la campagne. La porte de la cave était bien fermée. Et d'ailleurs il allait bientôt s'occuper d'eux. En attendant, ils pouvaient toujours crier !

Il dissimula le couteau derrière son dos.

Marie Lacroix crut aussi entendre quelque chose, un chien qui aurait hurlé au loin. Elle se redressa et prêta l'oreille. Plus rien.

Elle entendit frapper à la porte, pas très fort. En même temps, elle vit bouger la poignée. Elle se redressa davantage.

— Léonard ? dit-elle d'une voix anxieuse.

2

Après la tournée de ses malades, dans la matinée du 31 juillet, le docteur Marc Lacroix quitta le service de l'hôpital Sainte-Anne où il exerçait les fonctions de chef de clinique en psychiatrie trois jours par semaine.

L'idée de ne plus revenir pendant un mois l'attristait. Tout en se livrant à la recherche pure, il aimait le travail « sur le tas » à l'hôpital. Spécialiste du cerveau, à la fois physicien, biologiste et clinicien, il tentait une synthèse constante entre des domaines qui n'avaient que trop tendance à se séparer et même à s'opposer, et il s'intéressait à toutes les étapes de l'activité cérébrale, de la cellule au comportement. Et il n'aurait su dire ce qui le passionnait le plus.

En tout cas, le rapport direct, vivant avec les malades lui était indispensable. Avec eux, il avait l'impression d'approcher le mystère de la pensée sous sa forme la plus diffuse, la plus opaque, mais aussi la plus excitante. Il était sans cesse étonné par leur diversité. C'est pourquoi, malgré ses travaux proprement scientifiques, il répugnait aux étiquettes et aux classifications, et il était curieux de chaque malade particulier,

comme si du contact avec l'un d'eux pouvait jaillir un jour la solution du mystère.

Son Nissan Terrano était garé dans la cour à l'ombre d'un noyer, ainsi qu'il le savait depuis trois semaines seulement — qu'il s'agît d'un noyer. Le véhicule, un tout-terrain qui venait d'être élu « 4 × 4 de l'année » aux USA, sentait encore le neuf. Démarqué du fameux Patrol, reprenant le châssis et en partie la carrosserie du King Cab, doté d'une curieuse vitre latérale triangulaire, il possédait, par rapport à la Range Rover et aux 4 × 4 du même genre, une petite originalité qui avait immédiatement séduit Marc. Ses collègues ne s'étaient pas privés de le plaisanter le jour où il avait débarqué à l'hôpital avec ce petit tank rouge aux pneus énormes, lui demandant s'il avait sollicité un poste à Nouakchott, Sahara mauritanien, ou s'il pensait l'aménager en clinique ambulante de huit lits avec bloc opératoire et salle de réanimation, et autres finesses du même genre. Aimables, la plupart de temps. A peine un peu pincées parfois, car il leur arrivait d'être agacés par la personnalité originale, voire marginale, du docteur Lacroix.

C'était un homme de trente-neuf ans, grand et maigre, qui paraissait plus jeune que son âge malgré pas mal de cheveux blancs. Il avait des mains fines et bien faites, et un beau visage émacié qui évoquait de façon frappante certains christes du Greco. Il monta dans le splendide 4 × 4, démarra, mit la radio. Les quatre haut-parleurs diffusèrent du Schubert, une symphonie. Il ne raffolait pas de Schubert, mais en voiture aucune musique ne l'ennuyait.

Il sortit de l'hôpital Sainte-Anne, répondit au petit signe d'Hervé, le type roux du bureau des entrées qui lui adressait toujours de petits signes.

Il lui fallut à peine vingt minutes pour aller de Sainte-Anne à Lariboisière. Paris s'était en partie vidé. Il ne faisait pas trop chaud, plutôt frais même, c'était agréable de foncer,

vitre entrouverte. Et le Terrano, malgré les apparences, n'était pas plus volumineux que beaucoup de voitures de ville qui paraissaient deux fois plus petites, il se fauflait et se garait n'importe où, enfin presque, se disait Marc Lacroix, amusé de sa propre mauvaise foi. Il savait qu'il s'était passé un caprice en faisant l'acquisition de ce 4 × 4, qu'il s'était offert un jouet, et que rouler entre Paris et Versailles n'exigeait pas de façon impérieuse un véhicule capable d'escalader la tour Eiffel, comme il disait à son fils pour le faire rire, ou de remonter à cent vingt le cours d'un torrent de montagne.

Il prit le boulevard de Sébastopol, qu'il trouvait toujours sinistre. Il se concentra sur la conduite du Nissan. Il s'appliquait à avoir le plus de feux verts possible.

De temps en temps, une petite bouffée d'anxiété lui serrait la gorge. Il ne se rendait pas à l'hôpital Lariboisière en tant que médecin, mais pour y subir un examen. Cette année, il avait souffert à deux reprises de vertiges, de bourdonnements d'oreille, avec l'impression que son oreille gonflait, devenait énorme. Il avait pensé à une affection banale, due à une mauvaise pression des liquides de l'oreille interne. Il avait attendu, tout en sachant que ces symptômes, s'ils se répétaient trop et avec trop de violence, pouvaient avoir des causes plus sérieuses.

Fin juin, à la suite d'une troisième crise, il avait consulté son ami Cédric Houdé, patron du service O.R.L. de Lariboisière, qui avait proposé un scanner de dépistage, par précaution, quand Marc voudrait. Juillet avait passé sans nouvelle alerte.

Boulevard de Magenta, il fut dépassé par un véhicule analogue au sien sur lequel il lut les mots « Transforest Car M 4 × 4 ». Il aurait presque aimé faire la course, s'assurer qu'il pouvait rejoindre et dépasser ce rival. Il renonça. De toute façon, la rue Ambroise-Paré était toute proche. Il la

prit à droite, freina pour laisser un chien placide traverser à son aise.

Il se gara en talon devant l'entrée de Lariboisière.

— Salut, grand chef ! dit Marc en entrant dans le cabinet de consultation.

— C'est toi, le grand chef, mon beau !

Cédric Houdé ne plaisantait pas. Outre la sympathie que lui avait toujours inspirée son jeune collègue, il l'admirait pour son audace professionnelle et pour ses intuitions de chercheur (par exemple sa mise au point d'un nouvel antidépresseur, le Minotaryl, sur le marché depuis trois ans : Marc avait fait exécuter par un laboratoire sceptique un tripartouillage moléculaire complexe d'un antidépresseur déjà existant et avait obtenu un nouveau produit beaucoup plus précis et spécifique, qui pouvait calmer les ruminations harcelantes de certains obsessionnels).

Les deux hommes se serrèrent la main. A soixante-sept ans, le professeur Cédric Houdé était à peine plus corpulent que Marc. Quant à son visage, selon l'expression juste et drôle de Marie Lacroix, Cédric avait « une sale gueule de bon bougre » : il ressemblait à tout sauf à un médecin, ses traits, disait encore Marie, étaient ceux d'un homme qui aurait toujours été tenté par le pillage des banques mais n'aurait jamais franchi le pas, l'honnêteté et la bonté l'emportant au dernier moment.

Marc aimait l'humour de sa femme. Ils avaient beaucoup ri ensemble dans leur vie.

— C'est la campagne, en cette saison, dit Marc.

Il regardait la vaste cour intérieure sur laquelle donnait le cabinet de Cédric Houdé, gazon, arbres, haies. Cédric jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Si on veut, dit-il. Assieds-toi. (Il s'assit lui-même.) C'est vrai que c'est agréable. Mais tu connais mon rêve, une petite clinique O.R.L. dans le Midi, loin des grandes villes. Je vais aller un peu prospecter, pendant la deuxième quinzaine d'août. Et vous, vous ne savez toujours pas si vous partez ?

— Non, dit Marc. Pas de projets. Je vais me reposer chez moi. On verra. Peut-être une semaine en Grèce ou en Italie. Pour la Grèce ou l'Italie, Marie est toujours partante.

— Elle va bien ?

— Ça va.

— Léonard aussi ?

— Oui. Il est de plus en plus formidable.

— Je n'en doute pas, dit Cédric avec un sourire un peu contraint.

Ils étaient gênés l'un et l'autre de se rencontrer dans ces circonstances inhabituelles. Ils comprirent qu'ils auraient du mal à se parler avant d'en avoir fini avec la corvée du scanner. Marc regarda sa montre, une belle montre de marine héritée de son père.

— On y va ? dit-il avec un sourire également contraint. C'est l'heure.

Cédric Houdé se leva aussitôt de son fauteuil.

— On y va !

Un ascenseur les conduisit au quatrième sous-sol. Ils marchèrent le long de couloirs orange, dont certains tournaient à angle droit, d'autres selon des courbes interminables où leurs pas et les rares mots échangés résonnaient étrangement, soit devant eux, soit derrière eux. Après cinq bonnes minutes d'un trajet labyrinthique, ils arrivèrent devant la salle du scanner.

Un malade en sortit, sur un chariot, privé de connaissance, la tête entourée de bandages. Deux Noirs poussaient le chariot. La porte se referma. Marc et Cédric attendirent. Un voyant s'alluma, ils pénétrèrent dans la salle de radiologie.

« Autant prévenir : ce bouquin va vous fiché une trouille carabinée. Mais — c'est parié — vous ne pourrez pas le lâcher en route, tant le suspense est hallucinant... quatre cents pages de pur cauchemar, montées comme du Hitchcock... L'engrenage du suspense est si fort, l'état de la mort si menaçant qu'on marche immédiatement, les tripes nouées... »

André Clavel, *L'Événement du Jeudi*

« Ce roman est une foudroyante machine vampirique à mourir, à migrer, à renaître, à connaître et à vous scalper les nerfs ! Epoustouffant ! »

Patrick Grainville, *Le Figaro*

« ... Non pas un imaginaire, mais des milliers ; non pas une angoisse de mort, mais une multitude ; non pas un désir, mais une foule plus inquiétante que les plus terrifiantes histoires de vampires et de savants fous. »

Pierre Lepape, *Le Monde*

« *La Machine* est une mécanique diabolique, un suspense terrifiant autant qu'un règlement de comptes avec la littérature. »

Antoine de Gaudemar, *Libération*

« Une machine de mots simples qui broie et brûle et vous renvoie à votre propre folie, à vos propres fantasmes, à vos peurs. »

Michelle Gazier, *Télérama*

« Un thriller d'anticipation psychiatrique. »

Jean-François Josselin, *Le Nouvel Observateur*

**LA MACHINE AU CINEMA :
UN FILM DE FRANÇOIS DUPEYRON,
AVEC GERARD DEPARDIEU,
NATHALIE BAYE, DIDIER BOURDON.**



110 F
921220-0
ISBN : 2-86744-163-3
11-94

Extrait de la publication

Illustration de couverture : Photo : © Pascalito
Direction artistique : Le Moutil